

Cousine Yvonne, qui vient d'ajouter à cette signature le nom de Sarcey, est, en effet, la fille du célèbre critique Francisque Sarcey, le "bon oncle", ainsi qu'on le désignait très souvent, et la femme de M. Adolphe Brisson.

J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance lors de mon dernier voyage à Paris, et, j'apprécie comme elle le mérite, la faveur d'avoir pénétré dans l'intimité de cette femme charmante.

Vous étiez-vous imaginé Cousine Yvonne avec des bandeaux de cheveux blancs, des bésicles et un fichu de grand'maman? Peut-être, tant on semble croire que la sagesse est l'exclusif apanage de la vieillesse.

Figurez-vous plutôt une femme toute jeune — dans la trentaine, à peine, jolie avec de grands yeux noirs illuminant de bonté un visage au teint mat, d'épais cheveux noirs relevés sur la nuque avec une simplicité qui n'exclut pas le bon goût, grande, douée d'un embonpoint de bon aloi, un sourire affable se jouant, sur des dents blanches, sobre de gestes, sans recherche dans son langage, comme dans ses manières, telle est madame Adolphe Brisson, ou si vous le préférez, Cousine Yvonne, des Annales.

Toutes les femmes de mérite que j'ai rencontrées — et elles commencent à être nombreuses, — toutes celles qui, par leurs talents ont acquis une célébrité enviable, citons entr'autres, Mme Bentzon, Mme Adam, Gyp, Mlle Vacaresco m'ont paru les femmes les plus naturelles du monde, les plus dépourvues de prétention et d'affectation.

Ah! il faut subir le contact de femmes comme celles-là pour savoir et comprendre que le mérite, le vrai, est dépouillé d'artifice, qu'il est accueillant, bon et surtout modeste.

Nous avons causé, Cousine Yvonne et moi, très cordialement, très intimement comme de vieilles connaissances.

Elle me parla de son travail, — qu'elle aime! — de ses multiples lettres auxquelles elle doit répondre. De tous les coins de la France, on s'a-

dresse à elle, qui, pour demander un avis, qui pour avoir un peu de sa sympathie ou obtenir quelque secours.

—J'ai bien une secrétaire, continua Mme Brisson, mais je sais que mes correspondantes ne croiraient plus à l'intérêt que je leur porte, si j'employais ses services à cette besogne intime.

N'est-ce pas singulier, ajouta-t-elle, ces confidences extraordinaires de personnes qu'on n'a jamais rencontrées, qui ne nous verront jamais, et qui, cependant, nous ouvrent leur âme toute, non-seulement pour nous en dévoiler les beautés, mais, le plus souvent, pour nous révéler de chers secrets, ou de hideuses laideurs?"

Déjà, je m'étais fait cette réflexion, lorsque dans mon cadre plus modeste, je répondais aux anonymes qui peuplaient le Coin de Fanchette, de la "Patrie".

Que l'âme humaine a donc d'extraordinaires façades! Quiconque ne confiera pas à son meilleur ami même, le fardeau qui l'opresse, l'abandonne, sans en être prié, à la discrétion d'une femme dont il ne connaît bien souvent que le pseudonyme!

Cependant, toujours sa confiance est respectée et inviolée, et, presque toujours, il en retire le mot qui console, la sympathie qui apaise..... Et son secret reste gardé entre les mains d'une femme qui comprend la responsabilité sacrée de sa mission.

Je faisais, ce jour-là, une visite d'adieu, hélas! à Madame Brisson.

—Il ne faudra pas nous oublier, dit encore doucement Cousine Yvonne; nous nous écrirons, n'est-ce pas? et à votre prochain retour en France, que votre première visite soit pour moi. Auparavant, laissez-moi vous présenter ma petite famille.

Et j'ai fait la connaissance des quatre enfants de Mme Brisson: Lillie, Andrée, Anna-Marie et Pierre, dont les mines éveillées et lutines prévenaient tout de suite en leur faveur,

—Ils sont à étudier leurs leçons, m'expliqua la jeune mère d'un ton satisfait. Et je vous assure qu'ils savent beaucoup de choses sur le Canada.

Les deux plus petits me regardèrent un peu comme s'ils se fussent attendus à voir ma figure tatoué, ma chevelure entremêlée de plumes, mais je leur donnai mes meilleures caresses pour leur prouver que les "sauvages" de chez nous sont doux de mœurs et très aimants de cœur.

Vous savez maintenant, les doubles raisons que j'ai de regretter de n'avoir pas assisté à l'inauguration de l'Université de la Jeune fille, fondée par Cousine Yvonne Sarcey.

Françoise.



I.—LA VIERGE

Ses pas sont hauts, hésitants, brusques. Elle est fière, prudente, souple. Elle met toute sa force dans ses moindres gestes. Ses nerfs sont tendus comme l'acier, cassants comme le verre. Son regard est intense: il épie, il interroge, il veille. Un danger l'entoure, elle l'ignore, mais l'instinct de le fuir est désirable: elle ne sait pas qu'elle entraînerait un monde à sa suite, si elle voulait. Elle est si faible! Voilà ce qu'elle sent: sa faiblesse en face du monde. Elle aurait beau le dominer, elle serait faible. Aussi elle porte dans sa démarche, avec l'orgueil inconscient d'une reine, la timidité d'une gazelle. Une gazelle est reine au désert: mais tout ce qui passera par son désert sera son ennemi. C'est une royauté tremblante et troublée. C'est une reine seulement dans l'instant qu'elle est déchue. L'hommage qu'elle attend la découronnera.

C'est la vierge. Un parfum la suit: il flotte un instant et s'évanouit.

II.—L'AMANTE

Tout le charme de la terre et des bois, toute l'odeur de la mer et de la montagne, toute la beauté souriante de la vie est dans son réveil. Une nouvelle création surgit à son regard enchanté: l'immense, l'universelle